

**LÉON DERIES**

INSPECTEUR D'ACADÉMIE DE LA MANCHE  
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE  
ET DE  
L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

---

# SALUT A L'ÉCOLE

---

CONFÉRENCE ÉDITÉE

PAR LA

LIGUE FRANÇAISE DE L'ENSEIGNEMENT

A L'OCCASION DES

FÊTES DES ÉCOLES



PARIS

IMPRIMERIE A. COYART

29 — QUAI DE LA TOURNELLE — 29

1909

# SALUT A L'ÉCOLE

---

Élevons-nous assez haut pour que nos yeux, d'un seul et même regard, puissent embrasser dans son immense étendue le panorama changeant de la terre de France. Ici, ce sont les villes, les vieilles et les jeunes, celles qui se parent, comme d'autant de bijoux, des monuments du passé, et celles qui ne possèdent que les modernes usines du présent, celles qui tissent le chanvre, le lin, le coton, la laine ou la soie, celles qui fondent l'acier, le forgent, le martèlent, le cisèlent pour en faire des muscles de machines, celles qui s'éveillent dès l'aube pour le travail dans le tumulte des rues, et celles qui semblent toujours endormies dans un sommeil trompeur. Là, ce sont les campagnes, plaines de la Beauce où jaunissent les épis, vignobles du Languedoc et de la Gascogne où rougissent les raisins sous le pampre, plants du mûrier et de l'olivier assoupis au bord des flots bleus de la Méditerranée, herbages toujours verts et vergers fleuris de la Normandie, granit de la Bretagne recouvert de chênes, rocs des Alpes et des Pyrénées où les troupeaux paissent l'herbe grêle de la Montagne.

Partout, dans les villages qui ne comptent que quelques feux, comme dans les plus vastes agglomérations urbaines, vous apercevez un toit à peine plus élevé que les autres, sans colonnes, arcades, ni fronton, sans flèche, clocheton, ni campanile, sans rien qui le dis-

tingue le plus souvent des autres toits bourgeois ou rustiques groupés à l'entour. Ce n'est point la Mairie, cette maison commune où sur les registres de l'état civil s'inscrivent les naissances, les mariages et les décès, où se déposent au fond d'une urne les bulletins de vote, où s'assemble, pour régler les affaires de tous, le Conseil Municipal. C'est une autre maison commune, celle qui reçoit, non les pères et les mères, mais les fils et les filles, le peuple remuant et rieur des petits enfants, tout ce peuple qui arrive à léger bruit quand un autre s'en va, tout prêt à prendre sa place et à continuer l'œuvre éternelle de l'histoire.

\*  
\*  
\*

La première heure de la sixième année vient de sonner. Bien vite le garçonnet prend sa casquette, chausse ses sabots, passe une blouse sur son gilet à manches, tout comme un homme, et, un gros cache-nez autour du cou, un panier au bras avec les provisions de la journée, le voilà en route tout équipé de neuf, ainsi qu'un soldat qui entre en campagne. La capeline sur la tête, le tablier à la taille, la jupe courte balançant aux hanches, la fillette marche avec lui de compagnie, du même pas encore mal assuré qui est celui des poussins, des canetons et des bambins quand ils partent au fin matin pour ne rentrer que le soir à la brune au logis.

Tous les jours de la semaine, jeudi et dimanche exceptés, ils font et refont aux mêmes heures la même route, toujours de la même allure. Ils grandissent. Ils s'avancent maintenant plus sérieux et plus graves. Ils ne courent plus après les moineaux, les sauterelles ou les papillons. Ils ont toute une charge de livres et de cahiers.

Où s'en vont-ils ainsi, cinq ou six années durant ? Ils s'en vont là-bas à cette maison aux fenêtres régulières,

entourée d'une cour, d'un préau, où sur le seuil se tiennent un homme, une femme, qui de loin les regardent venir avec un sourire.

Ils s'en vont à l'École.

\*  
\*  
\*

A l'École, que vas-tu faire, petit enfant ?

Je vais apprendre à lire pour savoir ce qu'il y a dans les livres. Les lèvres se sont fermées. Les yeux se sont éteints. Vaincue par la mort, la pensée humaine semble pour toujours exilée dans ces régions impénétrables d'où ne reviennent pas les âmes. Elle est pourtant toujours présente la pensée humaine à l'intérieur de ces feuillets immobiles. Elle est là sous ces minuscules caractères d'imprimerie qui la recouvrent, immortelle étincelle qu'un souffle léger éveillera de son sommeil. Écoutez bien. Tout en tournant ces pages tachées de noir, n'entendez-vous pas un bruissement confus de voix venues de je ne sais où, du fond des abîmes des siècles passés ? Ce sont les générations disparues qui reparaissent. Ce sont les morts qui parlent sans que désormais aucune force puisse faire taire leur parole. De la plus humble matière sort victorieux l'esprit

C'est Michelet qui dit la merveilleuse épopée de Jeanne, la bonne Lorraine. C'est Hugo qui fait retentir avec de mâles accents les strophes de la Légende des Siècles. C'est Lamartine qui, au travers des notes harmonieuses d'une divine musique, évoque le génie de la nature. Et voilà encore d'autres voix, plus anciennes, mais toujours aussi jeunes : voix de Corneille, voix de Racine, voix de Molière, voix de Pascal, voix de Bossuet, voix de Rousseau, voix de Voltaire, voix de la France, voix de l'Humanité.

\*  
\*  
\*

A l'École, que vas-tu faire, petit enfant ?

Je vais apprendre à écrire. Ce ne sont sur un cahier que de pauvres traits incertains de forme étrange. Mais

ces pauvres traits incertains de forme étrange ont une vertu magique. Ce que je pense, ce que je sens au plus profond de moi-même, ils le répètent au loin à ceux qui me sont chers. A mon père, à ma mère, si un jour je suis par delà les mers sur quelque terre étrangère ou sur quelque autre terre qui est encore la France, ils diront que je songe toujours à eux et que je les aime.

\* \*

A l'École, que vas-tu faire, petit enfant ?

Je vais apprendre à calculer. Ces nombres qui expriment en années, en mois, en semaines, en jours, en heures, en minutes, en secondes, les révolutions des planètes autour du soleil, qui mesurent en même temps que la circonférence de la terre les intervalles des astres, ont aussi un plus modeste usage. Le savant les introduit dans ses formules et l'ignorant les fait passer dans ses comptes de ménage. Au bout de l'an, ils traduisent en chiffres l'effort quotidien du paysan et de l'ouvrier. En un clair langage, ils lui prêchent le travail, la prévoyance et l'économie. Un et un font deux, deux et deux font quatre.

\* \*

A l'École, que vas-tu faire, petit enfant ?

Je veux savoir comment au travers des cieux se propage d'un monde à l'autre la lumière, comment au choc des nuages s'allume la flamme rapide de l'éclair. Je veux connaître toutes les énergies brutes qu'a domptées une à une le labour humain éclairé par la pensée. Je veux voir monter la sève depuis les robustes racines du chêne jusqu'aux fines dentelures de feuillage qui couronnent sa tête. Je veux voir circuler par mille canaux jusque dans les replis du cerveau le fleuve rouge du sang.

A l'École, que vas-tu faire, petit enfant ?

Sans quitter mon village, un atlas à la main, une géographie sous les yeux, je vais entreprendre le tour du monde ; je vais parcourir l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie. Plus que toute autre terre, m'attire et me plaît la terre de France, terre de plaines et de montagnes, où non loin des vivants, dans les vastes nécropoles des villes, comme dans les humbles cimetières de campagne, dorment les morts de mon pays.

\* \*

A l'École, que vas-tu faire, petit enfant ?

Alors que je n'étais pas encore, que n'étaient pas non plus et mon père et ma mère que je connais, d'autres étaient que je ne connais point. Chers êtres mystérieux qui avez fait la Patrie depuis les siècles reculés où, sur les remparts d'Alésia, Vercingétorix luttait contre César, jusqu'aux temps voisins de ma naissance où d'autres héros se faisaient tuer à l'entrée du sol de France, je ne veux pas seulement savoir vos noms, je veux aussi savoir vos actes. Je vais apprendre l'Histoire.

\* \*

A l'École, que vas-tu faire, petit enfant ?

En moi-même, je découvre des forces contraires, forces du bien, forces du mal, forces de l'animalité, forces de l'humanité. Je ne suis pas venu en ce monde pour boire, manger, dormir et ensuite disparaître en faisant place à d'autres qui, comme moi, boiront, mangeront et dormiront. Je suis venu pour accomplir une œuvre plus haute, plus noble et plus digne. Je suis venu pour être utile, pour être juste, pour être bon. Les lois de la justice, les règles de la bonté, les préceptes de la tolérance, je tiens à les connaître. J'ac-

cours ici pour en épeler les syllabes sacrées dans le livre éternel de la conscience humaine : le livre de la Morale.

\* \* \*

A l'École, que vas-tu faire, petit enfant ?

Je ne suis encore, il est vrai, qu'un petit enfant, mais je veux être un homme. On n'est pas seulement un homme par la taille. On est aussi un homme par la raison et par le cœur. École de mon pays, je t'apporte mon âme. De cette jeune âme plus débile encore que le corps qui l'enveloppe, fais une âme française, fais une âme humaine. Quelque fortune que me réserve l'avenir, que je sois le paysan qui ouvre dans la glèbe la veine du sillon, l'artisan qui édifie pierre à pierre le plus misérable logis, l'ingénieur qui dirige de colossales usines, l'artiste qui engendre la beauté, le savant qui allège le labeur de l'homme ou soulage sa souffrance, le philosophe qui cherche à résoudre l'énigme de l'univers, fais que je devienne, en écoutant tes leçons, l'ouvrier du Droit, de la Justice et de la Vérité.

\* \* \*

La maison de famille n'est pas seulement la pauvre auberge ou la riche hôtellerie où le corps trouve sa nourriture. Elle est quelque chose de plus grand, de plus beau, et à sa manière de plus nécessaire. Elle est le tendre asile où à la flamme de leur propre pensée et de leur propre amour, ceux qui donnent la vie allument chez ceux qui la reçoivent, la flamme de la pensée et de l'amour. Elle est ainsi une école, la première école, l'école des sentiments, des traditions, de toutes ces choses du cœur qu'avec quelques vieux papiers, avec quelques vieux meubles, quelques vieux murs, avec un peu de terre, un peu d'or parfois, les parents lèguent à leurs enfants. Cette école, nulle autre ne la remplace

dans l'œuvre qui est la sienne. A ceux qui n'y seront point allés, il manquera toujours ces douces réminiscences à nulles autres pareilles, faites de sourires qui répondent à des sourires en même temps que de larmes qui répondent à des larmes.

\* \* \*

Ces foyers semés çà et là au hasard des fermes sous le grand ciel libre des champs ou serrés les uns contre les autres sous le ciel fumeux des villes, des murs les séparent, les isolent et les emprisonnent. Voici que soudain d'eux-mêmes tombent tous ces murs. Voici que tous ces foyers se rapprochent, s'assemblent, se fondent en un seul plus vaste et plus peuplé. C'est encore, c'est toujours la maison des aïeux, mais c'est la maison de ces aïeux qui portent tous le même nom, qu'attristent de communs deuils et que réjouissent de communes allégresses qui, dans le passé, ont de communs souvenirs, dans l'avenir de communes espérances.

C'est la maison de la Patrie.

\* \* \*

Au jour, déjà lointain et tout proche encore à la fois, de la Révolution, une immense clarté illumina la maison de la France. Ce fut la clarté des Droits de l'Homme. A certaines heures la lumière vacilla, elle faillit s'éteindre, mais ce ne fut jamais que pour briller à nouveau d'un plus vif éclat : la maison de la France sera toujours la maison de la Raison et de la Liberté.

\* \* \*

Petite école, où donc prends-tu ton âme, l'âme des maîtres et maîtresses qui à leur tour, par nos villes et nos campagnes, déposeront dans les autres âmes les semences de la vérité, de la justice et de la bonté ? A quel mystérieux foyer vas-tu allumer, pour le passer de



main en main au milieu du peuple immense de l'enfance,  
le flambeau de la vie qui, nulle part, ne doit jamais  
s'éteindre ?

Dis-le moi petite école !

« Au fond de l'âme de l'humanité est l'âme de la  
France. Je prends mon âme à la France. »





PARIS. - Imp. COYART, 29, Quai de la Tournelle